N° 6.

Lundi 31 Juillet 1871.

Rédacteur en Chef.
Jules ~~le Petit~~

Administrateur.
Arthur Olszewski

29ème Escouade

73ème Escouade

Le PONTON

Journal des détenus Politiques.

Liberté et Santé. 2eme article

Je n'ai point la prétention d'épuiser ce sujet, il est inépuisable. Tout ce qui touche à la liberté, cet idéal sacré de nos aspirations, n'a point de limites, point d'horizon et va se perdre dans l'infini, dans ce champ éternel où s'engloutissent surtout depuis quelque temps nos rêves et nos espérances.

Liberté ! Ce mot est si doux à nos lèvres, l'espoir qu'il nourrit en nous est si consolant que nous voudrions le répéter toujours. Espérons que bientôt il sera pour nous autre chose qu'un mot et que nous serons dans peu de jours en possession de ce bien ineffable qui est nôtre, qui nous a été ravi et que nous avons droit de revendiquer toujours.

Parlons encore de notre santé : c'est plus que jamais de l'actualité. Je disais hier que dans les conditions où nous sommes ici, il était impossible que de nombreuses maladies, n'y pouvant être soignées ne deviennent pas chroniques. Les bronchites, les laryngites, les maladies de poitrine de toutes sortes, phtisies pulmonaires etc etc ; par exemple sont du nombre de celles dont j'ai voulu parler, de même que les rhumatismes articulaires et les douleurs névralgiques. En effet un grand nombre de nos compagnons sont déjà malades, peu sérieusement en apparence mais ces maladies assez graves en réalité se déclarent bientôt dans toute leur force et leur terrible rapidité au commencement de l'automne. Il est temps d'y songer. La plupart d'entre nous n'étaient pas encore remis des affreuses privations du siège de Paris et les natures délicates auront peine à résister à cette nouvelle série de souffrances. Une névralgie m'empêche de dormir depuis plusieurs nuits. Je souffre plus d'entendre de tous côtés dans la batterie, le râle et l'oppression de tous (sic) ces poitrines déchirées par la toux que de mon propre mal. Cela me donne des cauchemars. Je passe mes longues heures d'insomnie à déplorer surtout le sort de tant de malheureux pères de famille qui se trouvent ici et qu'une plus longue détention va peut être mettre dans l'impossibilité matérielle de gagner le pain de leurs enfants. Enfin je me dis que les beaux jours se passent, ces derniers jours d'été pendant lesquels il eût encore été facile pour eux de se guérir. L'automne va venir, ensuite l'hiver. Les feuilles vont tomber des arbres ; triste et difficile moment à passer pour ceux dont la santé est affaiblie ! Plusieurs mois se passeront pour l'ouvrier retenu en prison, jusqu'à cette époque sans qu'il puisse reprendre son travail. La misère va venir plus affreuse que jamais !! Oh messiers les juges je vous en supplie au nom de l'humanité comme au nom de tous les innocents qui souffrent ici.

Page 2

Statuez le plus promptement possible sur notre sort à tous !

Signé J. Le Petit

Une contradiction entre deux controverses

—————.–.—————

1.

Un brave garde national visiblement fatigué de sa longue détention m'a posé hier cette délicate question :

-Vous prétendez monsieur être fort en politique ; dans quel but alors nous contez vous toutes ces histoires sur Cronstadt, bains russes, M Nowosilihoï, etc ; …. Ne serait-il pas mille fois plus simple de nous dire tout carrément quand nous serons libres ? Car si votre politique n'en sait rien, je vous défie d'en savoir le premier mot.

Je vais vous répondre, aimable interlocuteur : c'était en Sibérie, par une nuit froide, pluvieuse et sombre, comme il n'en arrive en Europe guère qu'à Cherbourg, le célèbre philosophe Humboldt étant en voyage, fut obligé, par un accident de route, de faire quelques kilomètres à pied. Il gagne enfin une auberge, il frappe à la porte.

-Qui est là, lui demande l'aubergiste, connu dans le pays par son excessive défiance.

-un voyageur !

-votre nom ?

-mon nom ? …. Humboldt. Mais par pitié ouvrez la porte, il pleut à verse.

-Humboldt ! … connais pas. Votre profession

Je suis savant, je suis philosophe...

-De mieux en mieux ! Savant, philosophe dites vous ? Que faites vous d'ordinairement ?

-Je suis philosophe, vous dis-je, je suis un homme dont le but est de savoir tout, qui sait tout enfin....

-A la bonne heure ! Je commence à comprendre mais puisque vous savez tout, il est inutile que je me dérange ; vous devez savoir aussi comment le porte s'ouvre.

Sans d'autre rapprochements qui nous rappelleraient peut être l'intelligence de nos interrogateurs au camp de Satory je me trouve aujourd'hui par rapport à la question posée par mon interlocuteur, tout à fait dans la même position que Humbldt. En politique, c'est comme en philosophie on sait tout et on ne sait rien ; on sait comment les nations grandissent, quand les empires commencent à s'écrouler et on ne sait pas quand ni comment s'ouvrent les portes d'une misérable prison.

Et ce qui est encore plus humiliant pour notre science, c'est que là dessus un sergent d'armes est six fois plus fort que M. Jules Simon lui même. Pourtant, rassurez vous lecteurs, je ne bats pas encore en retraite devant le défi de mon excellent garde national sans doute nous sommes ici d'autant plus malheureux que nous manquons absolument de renseignements positifs sur la marche de notre affaire ; nous ne pouvons rien contre la sévère consigne des factionnaires ni contre le morne silence des sergents. Tout autour de nous semble conspirer contre nous : les grilles de notre cachot, l'empressement de nos juges d'instruction et la bienveillante sollicitude de nos gardiens.... La misère nous accable, la maladie frappe l'un après l'autre nos compagnons les plus faibles, le désespoir s'empare peu à peu des esprits timides.... Nous sommes parfaitement isolés du monde entier.... et la mer devant nous est si grande et la barque de nos destinées si petite, si petite !.... qu'allons nous devenir ?

Courage, mes bons ami, courage ! Rien de certain, il est vrai, ne peut venir du dehors pour nous consoler, pour relever notre moral, pour panser nos plaies ; il y a pourtant quelque chose je ne sais où, mais vous devez le sentir vous mêmes. Il y a quelque chose qui parle et parlera éternellement en notre faveur et d'une voix plus forte que les prussiens des hommes et la fatalité des circonstances. Ce quelque chose s'appelle :

La conscience et la raison.

Là, et ce n'est que là, que se trouve la solution infaillible de notre question quotidienne :

Quand seront nous libres ?

A suivre

Signé Ed. Okolowsky

Extrait d'une correspondance de Brest : en date du 28 juillet 1871, d'un prisonnier à ses camarades pris dans les mêmes conditions ….....

___

….....

« nous avons toujours été assez bien ici, nous avons un cantinier qui nous vend tout ce dont nous avons besoin, tabac, cigares, pipes, salade, fruits, viande, etc ; … bière mais pas de café ni vin.

Le ma tin à 6 heures nous allons sur le pont jusqu'à 7 heures, à 10 heures nous y retournons jusqu'à 11 h1/2 à 2 h jusqu'à 4 h ½ …...

….....

Le divin nectar

———

Aux Privés du Ponton

—

Bacchus ! Seul amour de ma vie

de tes dons remplis mon caveau ;

ouvre la porte à la folie,

t'aimer, est-il rien de plus beau !

Laissons, amis, ces règlements austères

qui font hélas ! Passer tous nos beaux jours

vaut-il pas mieux le cellier de nos pères

et des flacons les gracieux contours.

——

Que l'amoureux soupire à prier sa belle

que le cynique habite son tonneau

moi je n'entends que la voix qui m'appelle

à vous vider, ô de mon caveau

Ah ! Répondez un peu, m austères

qui dans les pleurs consumez vos plus beaux jours

vaut il pas mieux le cellier de nos pères

et des flacons les gracieux contours.

——

Des champs fleuris l'agréable verdure

et du jardin l'éclat voluptueux

et du ruisseau l'harmonieux murmure

et des forêts l'aspect majestueux,

ce ne sont là que beautés éphémères

du philosophe éphémères amours

vaut il pas mieux le cellier de nos pères

et des flacons les gracieux contours.

———

Qu'on porte ici des verres à la ronde

courage amis, courage, enivrons-nous !

Qu'importe à nous que le tonnerre gronde

des noirs ciseaux, sachons braver les coups

craindre la mort, hélas ! Quelle chimère !

Elle ne vient qu'à la fin de nos jours ;

et jusque là le cellier de nos pères

des francs buveurs sera les seuls amours

signé Arthur de Geoffroy

———————————

Le règlement s'il vous plaît !

——.——

Quand nous sommes arrivés sur ce ponton nous croyions tous y séjourner peu de temps et retourner bientôt dans nos familles, c'est pourquoi nous nous sommes peu inquiétés du règlement que nous devions observer ni des libertés qui ne nous avaient pas été retirées.

Le temps s'écoule peu à peu, nos esprits flottants tour à tour, entre l'espoir et le découragement, ne se sont pas préoccupés de cette question et nous sommes arrivés jusqu aujourd'hui sans savoir le premier mot de la consigne qui nous est imposée.

Aujourd'hui toutes nos espérances se sont envolées, le doute seul nous est resté aucun fait ne vient préciser l'époque probable de notre délivrance, nous pouvons partir demain mais nous pouvons aussi rester bien des jours encore.

Il serait bon que dans ce dernier cas, nous connaissions le règlement que nous devons suivre afin de ne pas pêcher sans le savoir.

Il doit exister un règlement général des prisons, mais j'aime à croire qu'aucun de nous ne le connaît, et encore faudrait il le savoir s'il nous est applicable.

Dans tous les cas, à défaut de règlement nous avons pris pour guide de notre conduite le bon sens.

Du moment que nous avons été fouillés c'est à dire, du moment où on nous a retiré tous les instruments qu'on a supposé pour nous aider à agir contre le règlement, nous devons conclure que nous sommes libres dans notre prison à la seule condition que nos actes n'entraînent pas le bruit ou le désordre.

Forts de ce raisonnement, que je crois sans conteste, nous avons organisé depuis quelques semaines déjà de petits concerts deux ou trois fois par semaine.

Nos artistes improvisés nous charment plus ou moins suivant que la nature les a plus ou moins doués, mais les concerts avaient pour conséquence inévitable le calme et le silence pour les auditeurs. Le chant ne pouvait s'entendre que très faiblement aux extrémités de notre cage, aussi les factionnaires ne nous ont jamais fait la moindre observation.

Page 4

Hier pourtant, nous étions réunis comme de coutume, quand le factionnaire nous intima l'ordre de cesser sur le champ, ce que nous fîmes.

Nous ne voudrions cependant pas être à la disposition d'un factionnaire qui nous ferait supporter les conséquences de son humeur plus ou moins irascible et nous voudrions savoir si nous avons le droit d'organiser des concerts tant que les chants n'entraîneraient aucun trouble dans la batterie.

Nous soumettons cette question à la bienveillante appréciation d'un factionnaire, si nous avons l'honneur d'en compter parmi nos abonnés !

Signé A. Olozadit

Échos du bord.

On discutait dans un cercle politique sur la dictature de Gambetta en province

-Oui ! Disait un de ses adversaires royalistes enragé, il n'a fait que des bêtises pendant l'invasion prussienne n'eût-il pas la sottise de s'ériger en général ?

Avez-vous jamais vu un avocat général ?

-Certes, lui répondit un journaliste qui avait eu de nombreux procès de presse, j'ai été même léché par eux.

Monsieur de Voltaire se mourrait, un de ses amis profitant d'un assoupissement du moribond alla malgré tous les refus réitérés du philosophe quérir le curé de St Eustache

-A son réveil le malade, entendant psalmodier la prière des agonisants se tourna vers l'officiant.

-Que faites vous ici ? Qui vous a dit de venir ?

-Mais …. balbutia l'ecclésiastique

-Comment vous appelez vous, continua Mr de Voltaire ?

-Bonnet, répliqua le vicaire

-Eh bien, sachez une chose, monsieur Bonnet, c'est qu'étant venu au monde sans chapeau je veux m'en aller sans Bonnet.

La poule a fait l'œuf.

L'œuf a fait le coq :

qui est ce qui a fait le coq ?

C'est le charbon de terre.

Signé Ed Okolowick

Nous sommes persuadés que Monsieur le docteur du bord nous pardonnera cette innocente devinette ;

Quelle est la différence entre un médecin et un prisonnier à bord de la ville de Nantes ?

….....

La réponse à demain

C'est que le docteur tâte le pouls et que le prisonnier cherche en vain à se débarrasser des leurs.

B